

VANESSA FANUELE, *L'OS DU TEMPS*





Sans fin, ni milieu.
2016, huile sur toile, 120 x 140 cm.

Pour *Sans fin ni milieu*, Vanessa Fanuele présente à la galerie Polaris un ensemble de peintures et sculptures qui révèle la cohérence d'un parcours travaillé par l'ambivalence d'une mémoire survivante, entre perte et présence. Qu'il s'agisse de l'objet chiné ou de l'image détournée, depuis les premiers assemblages jusqu'aux récentes sculptures citant des formes architecturales, l'artiste redonne vie à un matériel déjà-là et continue de questionner, jusque dans le dépouillement de ses nouvelles peintures aux squelettes dévoilés, la perception trouble d'une construction fragile qui à la fois résiste et se désagrège. Sous l'érosion de la chair, luit *l'os du temps*.

ENTRETIEN AVEC
AMÉLIE ADAMO

Sans fin ni milieu

GALERIE POLARIS, PARIS.

DU 20 OCTOBRE AU 19 NOVEMBRE 2016

Derrière Vénus (exposition collective)

GALERIE DA-END, PARIS.

DU 4 NOVEMBRE AU 17 DÉCEMBRE 2016

Amélie Adamo | Pour ta prochaine exposition, tu présentes des sculptures aux côtés de petites peintures sur papier et de grands formats sur toile. Quel est le lien entre ces pratiques et quelle continuité ces nouvelles pièces marquent-elles par rapport à l'ensemble de ton parcours ?

Vanessa Fanuele | Souvent, les petits papiers sont des sortes de patrons, qui deviennent des toiles futures ou qui donnent lieu à des développements en sculpture. Inversement, je peux trouver dans la sculpture une forme qui m'inspire et me permette de réaliser une peinture.

Cette arrivée de la sculpture marque quelque chose de nouveau dans mon travail mais cela renvoie aussi à une problématique que je développe depuis plusieurs années : la question de l'ossature. Dans les premiers dessins, l'ossature était dissimulée, enfouie. Même si les viscères y prenaient plus le pas, il y avait déjà des fragments d'os, de colonne vertébrale. Puis petit à petit, l'ossature s'est recomposée jusqu'à remonter en surface dans les tableaux récents, où la nature devient assez abstraite, saisie d'abord comme construction. Cette exposition est donc importante pour moi parce que j'avais envie de faire ressurgir quelque chose qui était en « arrière-plan » mais pourtant très présent : l'architecture. Petit à petit, j'ai glissé vers des formes qui évoquent de plus en plus l'architecture et me permettent d'interroger la façon dont les choses tiennent.

Peux-tu parler de l'origine de ce rapport que tu entretiens avec l'architecture ?

J'ai fait des études d'architecture et j'ai travaillé aux côtés de mon père, qui est architecte-muséographe. Après diverses expériences en agence, je suis devenue architecte-conseil pour un cabinet de programmation. C'était l'occasion d'être en contact avec les réserves de nombreux musées et d'étudier les collections. Je pense qu'il y a eu ici un premier déclic, de façon inconsciente, j'ai sans doute désiré me créer ma propre collection. Très vite, j'ai aussi réalisé que ce qui m'intéressait dans l'architecture, c'était la naissance du projet, tout l'imaginaire que l'on peut développer à partir des contraintes de départ. Dès que cela devenait trop concret, je me sentais à côté. Dans ce métier, ce que j'aimais finalement, c'étaient le concept, les croquis, les dessins préparatoires, les maquettes. Je réalise aujourd'hui que je retrouve toutes ces choses-là dans ma démarche artistique. C'est comme si l'architecture avait été laissée de côté, à travers une pratique plutôt viscérale et informelle, mais qu'elle refaisait surface maintenant. Je travaille presque comme une architecte, en faisant des dessins préparatoires ou des sculp-

tures qui ressemblent à des maquettes de projets futurs. L'idée de cette exposition c'était de mettre ça en avant. Donner à voir quelque chose qui était encore dans les limbes des *Jungles*, faire jaillir quelque chose qui était sous-jacent. Et c'était aussi une façon pour moi d'être plus radicale dans ce que je voulais montrer.

Peux-tu évoquer plus précisément le glissement qui s'est opéré entre les *Jungles* et les représentations actuelles de forêt ?

Dans les *Jungles*, il y avait les prémices d'une composition végétale, mais avec des strates et des recouvrements. C'est comme si j'avais aujourd'hui dépouillé la végétation des *Jungles* pour ne laisser apparaître que l'ossature des arbres. Je ne recouvre plus le squelette et je laisse visible le fond. Comme dans la grande toile *Perdus, pourtant*. Ici avec la démultiplication verticale des troncs, la lecture est plus directe, plus frontale, mais en même temps plus abstraite et moins lisible dans la mesure où l'on ne sait plus si l'on voit une forêt, un reflet dans l'eau ou les prémices d'une construction.

Cette ambivalence était-elle déjà présente au début de ton parcours ?

Oui, j'aime que l'œuvre reste énigmatique. Ce qui m'intéresse c'est le rideau, le voile qui dévoile sans jamais dire. Le début de mon travail s'est avéré après la découverte de boîtes appartenant à ma grand-mère qui contenaient des objets familiers, que je pouvais reconnaître ou pas. Cette dualité me fascinait et m'effrayait, c'est toujours traumatisant de ne pas reconnaître quelque chose que l'on croit connaître. Toutes les impressions que j'ai pu avoir alors, toutes les images que j'ai vues ou imaginées, j'ai essayé de les représenter, par strates et superpositions. Tout ça a donné des œuvres qui n'étaient pas très identifiables, à la lisière du trouble. Rester dans une nébuleuse, c'est ça qui m'intéresse. Aujourd'hui, avec cette exposition, l'idée est d'être encore plus radicale et d'aller plus encore vers l'essentiel. Je voulais faire ressurgir le trouble, celui de ne pas comprendre où est-ce que l'on se trouve ni à quel moment. La perte



À gauche : *Poutres de cèdre*.
2015, plâtre et gesso, 48 x 21 x 21 cm.

À droite en haut : *Perdus, pourtant*.
2016, huile sur toile, 200 x 300 cm.

À droite en bas : *Presque éternité*.
2016, huile sur toile, 38 x 46 cm.





de repères, d'espace et de temps était pour moi essentielle, d'où le titre de l'exposition *Sans fin ni milieu*. Il y a là aussi la notion d'un mouvement rotatif et du cycle. J'ai ainsi représenté des ossatures évoquant à la fois le manège et le squelette d'un dinosaure, comme *Neverending*, qui renvoient à l'idée d'un mouvement continu, d'une répercussion, des réminiscences dans un espace qui demeure indéterminé et ambigu.

Renvoyant à cette idée d'intemporel, d'un cycle sans fin où le passé et le présent se mêleraient, certaines pièces puisent dans un déjà-là, échos de formes survivantes ?

Certaines sculptures empruntent des formes à des architectures anciennes, type années 1960. Je me suis référée aux *Duck Architectures*, ces bâtiments qui mimétiquement reproduisaient un produit à des fins publicitaires, comme par exemple les formes du Donut ou du Hot Dog. Quand tu étudies l'architecture, ce type de construction est tabou, banni car considéré comme grotesque. Reprendre ces formes-là, c'était un défi et un plaisir. Leur côté pop et organique me permettait de les juxtaposer avec des formes plus rigides. J'ai voulu rendre ces formes passées plus abstraites et les faire voyager dans le temps, comme si c'étaient des architectures futures. De toute façon il existe un élastique entre le passé et le futur et ils se lient dans ce mouvement rotatif dont je parle. C'est comme si les références au passé ou bien à la mort redevenaient, à travers le travail, présentes et vivantes. Parmi les sculptures, *Poutre de cèdres* réactive aussi une mémoire. J'avais pour idée de travailler autour de l'arche de Noé, de la réinventer. Les Hébreux disaient que l'arche de Noé était faite en bois de cèdre et elle m'a paru soudain quasi réelle. Cela m'a troublé, d'où le titre de l'œuvre. Le travail du plâtre est quelque chose d'assez magnétique, sensuel et brut. C'est un geste primitif, une transmission puissante. Tout ce qui vient de la main me touche particulièrement. C'est sans doute pour ça que j'ai une sorte de frénésie de toucher un peu à tout.

La notion d'échelle est aussi importante dans ton travail...

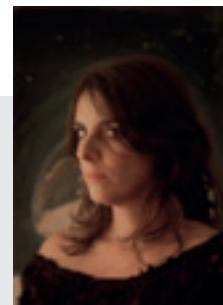
Les différences d'échelles me fascinent. C'est ça aussi qui m'interpelle dans l'usage de différents matériaux. Je joue avec

ça, comme une petite fille avec un jeu de construction. Tout pour moi est construction, que ce soit les boîtes, les photos, la peinture, les dessins, la sculpture. Je m'amuse avec tous ces éléments, même si c'est compliqué parfois, tout se répond et se fait écho.

Et la présence de l'animal ?

Mes premiers dessins ressemblent plutôt à des relevés de fragments d'animaux puis avec l'huile, ils apparaissent dans un registre plus figuratif mais toujours de façon énigmatique, par exemple il y a ce singe avec une couronne ou des hyènes dans une jungle alors qu'habituellement on n'y en trouve pas. Je voulais replacer les animaux au centre et leur donner une dimension sacrée et proche à la fois. Aujourd'hui, dans les œuvres exposées, les animaux n'apparaissent plus ou alors ils existent de façon très fantomatique. C'est comme s'ils avaient pris la place des humains, dernières traces de vie résistantes et nostalgiques dans un monde enseveli où l'homme aurait disparu. ■

Pour toutes les œuvres, courtesies de l'artiste et galerie Polaris, Paris.



VANESSA FANUELE
EN QUELQUES DATES

Née à Paris en 1971. Vit et travaille à Paris.
Représentée par la galerie Polaris, Paris.

- 1999 • Stage chez Peter Eisenman, New York : « Avec la maquette comme sculpture, ce fut une autre vision, l'opposé de ce que j'ai appris pendant mes études d'architecture. »
- 2000 • Diplôme de l'École d'Architecture de Belleville
- 2004 • Architecte-conseil au sein d'un cabinet de Programmation
- 2005 • Découvre les « boîtes » cachées de sa grand mère romaine : « Je passais de la mémoire collective du musée de l'Homme à celle individuelle qui ressemblait également à un petit musée, une vie conservée et enfouie toutes ces années, un choc. »
- 2006 • Premiers dessins et installations
- 2009 • *Sortilèges*, Fondation Salomon, Alex (commissaire : Anne Malherbe)
- 2010 • *Corridor Ricordi*, galerie Bruno Jansem, Paris : « Un tout petit espace dans lequel j'annonce pourtant tout le déploiement de mon travail. »
- 2011 • Premières peintures à l'huile
- 2015 • Rencontre avec Bernard Utudjian
- *Picturae*, galerie Polaris, Paris (commissaire : Julie Crenn)